

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 73 (1934)  
**Heft:** 37

**Artikel:** Metsi et lo bocan  
**Autor:** Marc  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-225982>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 18.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÜ  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :  
Pache-Varidel & Bron  
Lausanne

ABONNEMENT :  
Suisse, un an 6 fr.  
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :  
Administration du Conte  
Pré-du-Marché, Lausanne

**METSÌ À BOMBARDE**  
dzouveno : l'âdzo d'on sordâ que va binstout passâ son écouâla. L'étai prâvi, se vo liâ, ma à mâtif dru du quaque temps. S'pas se menâve, se frequeintâve à bin que lâi avâi, se l'avâi trâo travaillâ, mâ l'étai venu à rein. S'âdjoute s'étant croâsâ, étant vgnâite tote filapye quemet onna pétublia que l'a châto ! du lo front tant qu'âo cotson l'avâi dâi puchente rede quemet dâi râye de tserrâ. L'étai épouâirâo de vère on dzouveno coo adoubâ d'onna tauâ façon. On arâi djurâ ion de clliâo tchou minâblii, pliein de maladi, rondzâ, que lâi reste que lo ran. L'étai onna fantoâuma, vo dio, on revêgneint que l'a que la pâ su lè z'ou. Fasâi pedhâ de lo vère, onna veretâbliâ misère. On ouïâi tracliettâ son esquelette quand martsîve.

Assebin, quand l'è zu à mâtzo, stisse lâi a de :

— Lâi a pas de nanâ. Vo faut allâ vè on pa-reint à la campagne po vo repicolâ tot lo tsau-te. Sein quie, vo z'ite bon po lè taupe.

Lo mâtzo de bi savâi que l'étai d'attâut. Metsì l'avâi justameint on rière petit-cousin pè lè Mollie-Fougnon. Lâi a dan écrit po lâi dé-mandâ se pouâve allâ on par de senanne vè lè po ltre on bocon à l'eingrâ.

L'affré s'arreindzâ et Metsì l'è zu à Mollie-Fougnon vè lo cousin.

Lâi è restâ pardie bin quaque mât et ti lè dzo, tsau ion, apportâvant dâo mât. Metsì re-pregnâi lo bin. L'è veré que s'âcute à boun' hâora quemet lè dzenelhie, s'âlèvâve po dhi-zorâ. — po cein que d'âdjonnâve à lhi, — di-nâve quemet saâcro, petit-goutâve qu'on af-famâ, travaillâve asse pouâ qu'on voudra. L'è su que l'ârâi bin ètâ la mâtance se n'âtai pas re-venu tot vi et gras à pe rein mè vère son bourion einfattâ dein la penna. Po bin vo dère l'étai ar-revâ veinto à redalle, pouâve reparti veinto à bosset. La campagne lâi avâi convenu, pouâve pas mât. Li que l'avâi faliu que preingne on te notmobile po s'âfere menâ, porrâ ora s'â rein-torna à pâ, mâmameint à pâ-âlli-setta se l'avâi ètâ dobedzâ.

Vo pouâide bin vo peinsâ se l'a ètâ conteint, clli gros repaissu, et se l'a payâ onna bouna bo-tolhie ào cousin quand lâi a de salut.

Vaitcâ, tandu sa verâ po s'â reinternâ, que ie trâove on bocon etatsi pe lâna cordetta à l'âon pequiet, ào mâtiet d'âon prâ boulrâ pè lâ sâlao. La pouâre bête ètâ minâblii et lè coute lâi sail-les-sant quemet dâi patson d'âtsilâ. Menâve-te assebin ? medzive-te pas prâo ? tot cein s'â pâo. Et Metsì, quand vâi clli cremin et clli châtson lâi fâ :

— Mon poûro bocan, se te n'a pas dâi pa-reint à la campagne, pè Mollie-Fougnon, tâ fotu !

*Marc à Louis.*

**Chez le bric-à-brac.** — Comment !... vous avez l'au-dace d'appeler ça une glace de Venise !

— Mais, certainement répond le marchand, persua-sif... vous ne voyez donc pas qu'elle gondole ?

## UNE AFFAIRE MANQUEE

**L**e vieux trimardeur au nez rouge se retourna sur sa mince couche de paille, grommela quelque chose entre ses dents et finalement se dressa sur son séant. Par une petite fenêtre enguirlandée de vieilles toiles d'araignées une lune triste et pâle éclairait quelque peu l'endroit qui devait être une ancienne étable à chèvres, mais vide à présent comme le coffre-fort d'une banque après la faillite.

— Quel taudis ! gémit l'homme en se grattant les cheveux, ça vaut la passade avec la vermine en moins. Nom de sort, qu'on puisse loger un pauvre bougre dans un taudis pareil, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on serait mieux à la maison de force.

Sur cette réflexion, il resta un instant pensif, les yeux dans le vague... La maison de force !... Oui, parbleu, qu'on y serait mieux, et ce ne serait pas non plus difficile de s'y faire installer.... Il réfléchit encore un instant : Supposition, je fous le feu à cette baraque qui ne vaut pas deux sous, je crie « Au feu » pour qu'ils aient le temps d'éteindre avant que ça aille trop loin, je suis pris, j'avoue, déjà demain soir, me voilà dans un lit, aux frais de l'Etat !... Oui, parbleu.

Le trimardeur au nez rouge était un homme d'action. Dix minutes après l'élaboration de son plan, un petit feu de paille brûlottait au milieu de l'étable à chèvres, alimenté par un vieil escabeau à la retraite et une paire de socques qui avaient fait leur temps.

— Au feu ! cria-t-il sous la fenêtre des propriétaires, deux vieilles filles qui n'entendent pas tout de suite. Il reprit son souffle, ouvrit la bouche de toute sa largeur, et répéta : Au feu !

Il y eut dans la chambre un bruit de chaises renversées, de voix effrayées, puis la fenêtre s'ouvrit.

— Où au feu ? Vois-tu quelque chose, Elise ? — Au feu, répéta l'homme, dans votre étable !... Ne voyez-vous pas ?

En effet, on voyait rougeoyer quelque peu les vitres. En regardant de près, on aurait vu qu'il n'y avait pas même assez de feu pour rôtir un lapin, et qu'un pot d'eau froide eût suffi pour l'éteindre, mais les deux vieilles filles, en se réveillant n'avaient pas retrouvé leur sang-froid, et elles crurent leur maison en flammes.

— Au feu ! crièrent-elles, la voix étranglée. Puis, comme personne n'entendait, elles unirent leurs voix, et du fond de leurs poumons crièrent de nouveau. Par malheur, ceci se passait un lundi soir et il se trouvait que la nuit précédente le village avait été en fête et n'avait guère dormi. Les jeunes, les vieux, tout le monde avait dansé et ce soir, Morphée, avec un redoublement de tendresse, serrait tout le monde dans ses bras. Il fallut dix bonnes minutes avant que s'ouvrît un contrevent et qu'une voix effrayée demandât : « Où est ça ? »

— Oui, où est-ce ? où est-ce ?

Tous les contrevents s'ouvraient à la fois, tout le monde s'éveillait, tout le monde écarquillait les yeux, appelait, enfilait un pantalon, une jupe, sortait, se rassemblait... Une première cloche s'ébranlait, puis une seconde. Des hommes de bonne volonté sortaient la pompe, des pompiers équipés arrivaient. Le capitaine hurlait des ordres :

— C'est au village, nom de sort, tout est en feu par là-bas, voilà bien une demi-heure qu'on sonne et on n'est pas prêts, hardi, bougez !...

On amenaient les chevaux, on attelait.

— Voilà le vent qui se lève, criait le syndic, si on ne se dépêche pas, tout le village va y passer.

On partit d'une allure à devancer l'express. Au bout de deux minutes, il fallut hurler dans l'oreille du conducteur qu'il eût à s'arrêter parce qu'on avait oublié les tuyaux. Dans le verger à Ulysse, on retourna toute la machine qui revint sur ses pas et ses roues et repartit une fois chargée des tuyaux.

— Mais où est-ce à la fin ? hurlait le syndic.

— Chez François... N'entendez-vous pas dégongoler les tuiles ?

François demeurait loin du village, au-delà des vergers, mais quand, à grand vacarme, on arriva devant chez lui, sa maison reposait dans l'ombre et la douceur... Il fallut revenir. On n'avait vu nulle part une étincelle de la grosseur d'un ver luisant...

Pendant ce temps, le trimardeur cause de tout ce bruit, était un homme très ennuyé. Pour commencer, craignant que son feu ne s'éteignît, il était furtivement rentré dans l'étable et l'avait tisonné, puis, le voyant prendre une certaine importance, il s'était mis à jurer... Il voulait bien être enfermé pendant cinq ou six mois, mais non pendant cinq ou six ans, et si on ne jetait pas une goutte d'eau sur ce petit feu, il était dans le cas de brûler l'étable et peut-être la maison entière. Et il répétait en faisant le geste de s'arracher les cheveux : Au feu ! tas d'endormis que vous êtes !...

Les deux vieilles demoiselles, ayant fini de se débrouiller avec leurs jupons et ayant entendu la pompe passer grand train devant leur étable à chèvres, pensèrent qu'il y avait quelque part un feu plus intéressant que le leur et se crurent sacrifiées et abandonnées. Elles se mirent à sangloter à haute voix.

Le reste du village cependant, femmes, vieillards, enfants, et cette catégorie de citoyens qui paient un impôt spécial sous la rubrique : Non pompiers, s'étaient rassemblés sur la terrasse de l'église à un endroit d'où l'on pouvait voir une bonne partie de la contrée. Les uns prétendaient que du côté de chez Ernest, il avait une grosse fumée, d'autres distinguaient nettement une lueur dans la direction du vieux moulin. Mais comme les pompiers revenaient furieux, demandant un falot-tempête pour tâcher de découvrir ce feu, un petit garçon accourut à toutes jambes, criant que c'était chez les vieilles demoiselles et qu'elles pleuraient parce qu'on ne venait pas éteindre.

— Alors, clama le capitaine, elles ne pouvaient pas le dire plus vite ! C'était à deux pas. On recula jusqu'à vers la fontaine, on déroula les tuyaux, on cria des ordres et chacun prit sa place... Mais à ce moment arriva le vieux trimardeur qui tira le capitaine par sa manche.

— Ce n'est plus la peine, cria-t-il en colère, je l'ai éteint, ce feu, avec un bidon d'eau... Mais vous êtes des rudes empotés, par là, voilà que tout est à recommencer.

Le lendemain, on discuta de ces paroles énigmatiques, mais sans en trouver le sens.

*L. Musy.*